L'UNION SPIRITE

BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

Publiée sous la direction de

M. AUGUSTE BEZ

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité.
(*Evang. selon* S. Jean, c. iv, v. 24.)

PREMIÈRE ANNÉE — TOME III

BORDEAUX
BUREAUX : 19, RUE DU PALAIS DE L'OMBRIÈRE

DÉPÔT LÉGAL
Gironde
Nº 18
1865

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

L'UNION SPIRITE

BORDELAISE

M*
R 114116

C.

L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE N° 25. 1er DÉCEMBRE 1865.

Correspondance.

Châlons-sur-Saône, 15 novembre 1865.

Monsieur et cher frère,

Dans le n° 21 de l'*Union spirite,* 1er novembre courant, vous rendez compte d'une manifestation de saint Antoine de Padoue. Il importerait que l'évocateur et le médium par l'entremise desquels cet Esprit ou tout autre parlant en son nom s'est communiqué, voulussent bien l'évoquer encore et le prier de nous dire comment on peut concilier son approbation actuelle de la doctrine spirite avec la doctrine contraire et implacable que, de son vivant, il professait sur le dogme catholique de l'enfer. Voyez, du reste, à ce sujet, l'*Avenir* du 9 novembre, n° 71.

Agréez, Monsieur et ami, la nouvelle assurance de ma fraternelle sympathie.

LE BRUN DEJUSSIEU.

Après la réception de cette lettre, nous nous proposions de poser, de concert avec notre frère spirite, M. Roustaing, la question ci-dessus à l'Esprit Antoine de Padoue, ainsi que quelques autres qu'un de nos abonnés de Lesparre (Gironde)

a bien voulu nous transmettre pour les soumettre à l'appréciation d'Alphonse de Liguori, lorsque l'Esprit, profitant de ce que nous nous trouvions, le 19 novembre, dans une réunion spirite, nous dicta spontanément la réponse suivante :

A. B.

« Vous me demandez comment je puis concilier les idées que j'ai soutenues de mon vivant sur l'enfer et son éternité, avec la profession de foi spirite que j'ai faite dernièrement, en rendant compte à quelques-uns de nos frères des impressions produites sur moi par le phénomène de bi-corporéité dont je fus autrefois l'objet.

» Permettez-moi d'abord de vous dire que ce phénomène ne m'est pas arrivé parce que j'étais *un saint*. Alphonse de Liguori, du reste, s'est exprimé bien clairement à ce sujet lorsqu'il a dit : « Il n'est pas indispensable que le médium » dont l'âme est destinée à se dégager ainsi, soit en quelque » sorte sanctifiée et séparée du corps par l'effet de ses ver- » tus. Le dégagement résulte bien plus de l'organisation » physique et surtout de la présence des fluides indispensa- » bles, que des qualités morales de l'individu. »

» Un saint! Les hommes m'ont donné ce titre. Mais m'ont-ils consulté? Vous avez dû remarquer que je n'y ai jamais fait allusion dans mes communications, et que j'ai signé simplement « Antoine de Padoue. »

» Maintenant j'attaque la question :

» Croyez-vous que l'Esprit reste stationnaire une fois qu'il a dépouillé la matière qui l'attachait au sol? Croyez-vous que de longs siècles écoulés depuis mon existence sur la terre n'aient apporté aucune lumière à mon Esprit? J'ai vu, j'ai étudié, j'ai appris, et aujourd'hui, fort de mes nouvelles convictions, je peux prêcher et enseigner le spiritisme, doc-

trine d'amour et de pardon, avec autant de bonne foi que j'en avais lorsque j'ai prêché et enseigné autrefois l'enfer éternel et ses épouvantables tortures : doctrine horrible de la tyrannie, de la haine et de la cruauté.

» Cependant je tiens à développer plus amplement ma pensée. Non pas que je veuille chercher à concilier ma doctrine d'alors avec celle que je professe maintenant : elles sont inconciliables ; mais parce qu'il est bon que vous sachiez que tout ce dont la terre a été témoin a eu sa raison d'être et a servi, non-seulemeut avec la permission de Dieu, mais encore par son ordre, à l'éducation progressive de l'humanité. La théorie des flammes éternelles, comme toutes les autres, avait sa raison d'être ; je dirai même plus : elle était nécessaire à l'époque où on l'a enseignée. Ce n'est pas notre faute, à nous, si les hommes qui nous ont succédé n'ont pas su apprécier les progrès accomplis, et n'ont pas su ou voulu élever leurs doctrines à la hauteur des progrès de leur siècle !

» Dans ces temps de servitude, d'ignorance et de barbarie, où le seigneur condamnait aux peines les plus horribles ceux de ses vassaux qui se rendaient coupables du plus mince délit ; dans ces temps de terreur et de crainte où l'homme ne pouvait être mené que par la crainte et la terreur, comment aurait-on mis un frein à la vengeance qui grondait au fond de tous les cœurs, si on n'avait pas eu à opposer à tous, grands et petits, les horribles tableaux de l'enfer qu'avaient rêvés des extatiques dont on a fait aussi des saints ? Plus le seigneur était puissant, plus l'offense, si légère fût-elle, était considérée comme grave et méritant d'être punie avec plus de rigueur.

» Et, alors que les lois humaines ne permettaient rien aux faibles que l'esclavage, la sueur et les larmes, elles n'imposaient

d'autres règles aux forts que leurs caprices et leur bon plaisir. Comment donc aurions-nous gouverné ces tyrans bardés de fer et dont les cœurs étaient aussi durs que l'acier de leurs cuirasses, si nous n'avions pu leur appliquer la même loi qu'ils appliquaient aux autres ; si nous ne leur avions montré, au-dessus d'eux et à l'abri de leur colère, un Dieu tout-puissant, infini, le roi des rois, le tyran des tyrans, et si nous ne leur avions inculqué cette idée que la moindre des offenses faites à ce Dieu infini serait punie de peines infinies et d'autant plus terribles que ce Dieu est plus grand ?

» Voilà tout le secret du dogme de l'éternité des peines, que j'ai soutenu avec autant de conviction que je le combats aujourd'hui. Sans lui, le moyen-âge, déjà si souillé de crimes, serait devenu un dédale épouvantable des plus noires horreurs. Il a été le frein imposé aux caprices des grands et la digue puissante qui a pu longtemps arrêter les flots impétueux de la vengeance des petits.

» Ne nous faites donc pas un crime de nos opinions d'alors. Elles étaient nécessaires ; et vous-même, peut-être, les avez-vous partagées et en avez-vous été le défenseur. Montrez la vérité aux peuples ; faites luire à leurs yeux le flambeau de la raison et de l'instruction qui la développe, et ils comprendront alors la douceur et les joies de la miséricorde et de l'amour ; préparez les cœurs aux dogmes du progrès, conduisez-les avec ardeur sur la route de l'avenir, mais ne faites pas un procès trop sévère au passé, car sans le passé, malgré ses préjugés et ses erreurs, vous ne seriez pas appelés à jouir du présent et à espérer en l'avenir.

» *Celui qui fut* Antoine de Padoue. »

Pour copie conforme :

Aug. Bez.

Chartres, le 18 novembre 1865.

Très cher Monsieur Bez,

Depuis quelque temps, l'*Union* ne craint pas d'aborder les problèmes les plus ardus de la philosophie. Permettez-moi de vous en féliciter, car lorsqu'il s'agit de recherches difficiles, de tentatives hardies, la manière de voir de M. Guérin me plaît singulièrement, et je dis volontiers avec lui : « Non, dussé-je faire des chutes douloureuses, je veux tenter la recherche de ces mystères que vous ne déclarez insondables que parce qu'on n'a encore pu les sonder ; dussé-je, comme Icare, être précipité dans mon vol audacieux ; dussions-nous être foudroyés comme les Titans, nous entasserons montagnes sur montagnes pour escalader et occuper ce ciel, notre future demeure. »

Ces dispositions, cher frère, sont les seules qui me paraissent convenir à l'âme virile d'un spirite, les seules aussi susceptibles de nous élever réellement et de nous rapprocher de notre but.

En ce qui concerne, en particulier, l'origine de l'âme, s'il y a quelque utilité à dire ici mon sentiment, la seule opinion que je puisse adopter est celle qui nous place sur la route de l'infini, entre deux infinis : entre un point de départ infiniment reculé, infiniment petit, et un point d'arrivée infiniment éloigné, infiniment grand. C'est assez vous dire que, tout en partageant la manière de voir de M. C. Guérin sur le progrès et l'évolution successive de notre individualité (1), je diffère de lui en ce qui concerne la création.

La création est-elle co-éternelle à Dieu? se demande M. Guérin, et, quelques lignes plus bas, répondant à sa propre question : « L'éternité, dit-il, est un attribut d'un

(1) Voir n° 22, pages 217 et suivantes.

ordre infini qui ne peut convenir à ce qui est fini et je repousse, pour cette seule raison, *à priori*, l'éternité absolue de la création. Je crois donc que Dieu a créé dans le temps.»

Voyons, Monsieur Guérin, n'entendez-vous pas aussi bien que moi par : *création*, toute œuvre de Dieu ayant pour objet un être distinct de lui, tout acte de puissance, de sagesse, de bonté infinies ne se rapportant pas exclusivement à sa propre entité divine ? Or, si Dieu n'a pas créé avant tous les temps, si l'œuvre de Dieu, la création, n'est pas éternelle, il en résulte que pendant les temps qui ont précédé la création, c'est-à-dire pendant une durée infinie, Dieu, l'être essentiellement actif, aurait été inactif ; Dieu, l'être essentiellement puissant, n'aurait jamais déployé sa puissance ; Dieu l'être essentiellement bon, n'aurait jamais voulu être bon, et que la création, ne datant relativement que d'hier, destinée, ce semble, par une conséquence toute naturelle, à rentrer à jamais, dès le lendemain même de son apparition fugitive, dans ce néant éternel qui l'a précédée, ne serait absolument dans la vie et l'existence divines qu'un accident, qu'un phénomène insignifiant, qu'un caprice pour ainsi dire, et une fumée légère, sans consistance, sans raison comme sans durée.

De pareilles propositions se détruisent elles-mêmes, et, pour ma part, je suis convaincu que si, à l'exemple de M. Guérin, bien des personnes, de grands esprits même, ont rejeté sans plus d'examen l'éternité de la matière, il faut s'en prendre bien moins au raisonnement direct et à l'étude intrinsèque de la question, qu'à des idées préconçues et surtout à l'incompatibilité qui, à première vue, semble exister entre cette remarquable propriété de la matière et les attributs divins. Si la matière est éternelle, s'est-on dit, elle est infinie ; si elle est infinie, elle est Dieu ; et on a conclu que la matière éternelle est une absurdité, sans remarquer que

l'éternité de la matière n'en implique aucunement l'infinité absolue. L'espace est bien infini, la durée est bien infinie, sans être Dieu ni l'un ni l'autre ; il en est de même de la matière.

Qu'est-ce que la matière? ou, si vous l'aimez mieux, la création tout entière? Ici, et pour un moment seulement, je me permettrai de l'appeler le Fils, le Verbe de Dieu, ce qui est rigoureusement vrai dans un sens. Or, le Verbe, le Fils de Dieu, nous disent les théologiens, est co-éternel à son Père avec lequel et par lequel il existe de toute éternité. Le Père n'existe pas avant le fils, mais tandis que le Fils n'existe que par le Père, le Père existe par lui-même, se distinguant ainsi du Fils, non par une priorité d'existence, mais par *une priorité de pure raison.*

Tout est là, cher Monsieur, dans cette distinction subtile mais d'une rigoureuse logique. Oui la matière, la création tout entière existe de toute éternité avec Dieu, en Dieu, mais aussi par Dieu. Par elle-même, elle n'est rien, elle est impossible ; mais, effet éternel, elle existe éternellement par sa cause éternelle, devant tout, son éternité aussi bien que ses autres propriétés à Celui qui la produit et qui est son unique raison d'être.

Ainsi entendue, l'éternité de la Création peut bien encore étonner la raison, mais elle ne la choque nullement. Tout, au contraire, à ce point de vue, s'explique ; les difficultés et les objections disparaissent ; loin de baisser, Dieu grandit dans notre esprit et son œuvre brille d'un éclat extraordinaire, bien digne de Celui qui l'a si merveilleusement produite. Répétons donc avec plus de confiance que jamais ces paroles mémorables du symbole des apôtres : « *Credo vitam æternam,* » je crois la vie éternelle.

On pourrait se demander ici si, après avoir créé avant tous les temps, Dieu continue tous les jours de créer. Mais

après ce qui vient d'être dit, cette question me paraît superflue, car la création étant éternelle n'est-elle pas le résultat d'un acte simple, unique et infini comme Dieu, et, s'il en est ainsi, pourrait-elle se renouveler sans cesse?

Je voudrais bien parler aussi de la nature des Esprits qui se manifestent ordinairement. Sont-ce des Esprits très élevés, bien supérieurs aux incarnés, comme le croit l'excellent M. Delanne, ou des Esprits tels que la population terrestre ambiante peut les fournir, comme le dit si bien M. Pezzani? Cet examen me mènerait trop loin et allongerait outre mesure cette lettre déjà trop longue (1). Si vous le voulez bien, je le remettrai à plus tard.

Recevez, très cher Monsieur, l'expression de ma vive sympathie et de ma considération distinguée,

QUÔMES, d'Arras.

M. Bellue, de Toulon, nous prie de publier sa réponse à notre article du nº 23, sur l'*Histoire du Monde avant le Monde*. Nous accédons à son désir sans la moindre difficulté. Loin de nous la pensée d'imiter ceux de nos détracteurs qui, après nous avoir attaqués, nous refusent le droit de nous défendre. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit. Le public est le juge, il jugera. A. B.

Toulon, le 21 novembre 1865.

Mon cher frère en spiritisme,

Votre article du 15 novembre est fait pour crouler le

(1) Nos lecteurs, pas plus que nous, ne seront pas, sur ce point du moins, de votre avis, mon cher correspondant, et nous espérons tous ensemble que vous voudrez bien nous envoyer prochainement cet examen qui sera accueilli, je vous le garantis, avec plaisir, car il est bon que la lumière se fasse sur ce point important. A. B.

Monde avant le Monde. Patience, la fin couronnera les moyens. D'après vous, monsieur Auguste Bez, je devrai renoncer à mes croyances ; patience, M. Bez, ma réponse est celle-ci : « Périsse le monde, plutôt que le principe que je crois la vérité. » Oui, j'avoue avec vous que mon style n'est ni fleuri, ni correct ; simple, j'ai la certitide d'être compris. Les fautes regardent le prote.

J'aurais pu vous répondre victorieusement, j'en ai la certitude ; j'aime mieux vous laisser croire que j'en suis incapable par mes moyens affaiblis par l'âge. Aussi je renonce à toute polémique qui ne servirait qu'à faire rire les profanes. La seule réponse que j'aie à vous faire est celle-ci : « Je ne suis point induit en erreur par mes Esprits ; la continuation du *Monde avant le Monde* vous le prouvera en vous dessillant les yeux (1), ainsi qu'à tous ceux qui se posent comme les lumières de la saine doctrine spirite (2).

Je ne puis que vous répéter ce que j'ai répondu au savant critique (3) qui, comme vous, a cru faire crouler dans son analyse le *Monde avant le Monde ;* je vous dirai donc : « Que me fait à moi la critique ; que me fait à moi votre article, tendant à me ridiculiser (4), que me fait votre censure ; plus

---

(1) Certes, nous ne demandons pas mieux. A. B.

(2) Nous ignorons si certains se posent comme des *lumières de la doctrine spirite ;* dans tous les cas, pour nous, nous ne sommes pas du nombre. Fort de notre conviction, nous apportons, dans la mesure de nos forces, notre faible pierre à l'édifice que chacun est appelé à construire ; c'est là toute notre ambition et Dieu nous garde d'en avoir jamais d'autre. A. B.

(3) M. Léon Bleynie, rédacteur de la *Sentinelle toulonnaise*.

(4) Oh ! non pas vous, M. Belluc, je vous le jure ! Combattre des communications que je crois mensongères, oui ; mais ridiculiser un vieillard, Dieu nous garde de le faire jamais ! A. B.

il y en aura, plus mon piédestal sera grand. A vous, Monsieur Auguste Bez, la critique et la réfutation de ma lettre du 16 janvier 1865, à moi la *révélation du Monde avant le Monde;* à vous le piédestal, à moi la statue.

Oh! Galilée, seul tu étais dans le vrai ; le *Monde avant le Monde* prouvera qu'en 1865, le *Monde avant le Monde* seul, avait raison, malgré les Allan Kardec, les Auguste Bez, etc. Attendez, ne condamnez pas sans pouvoir juger. Soyez certains que les ruisseaux dessècheront avant le fleuve. Sous peu, vous en aurez la preuve.

Je compte sur votre loyauté et vous prie d'insérer la présente et seule réponse à votre article sur le *Monde avant le Monde*. Je vous le répète : patience, plus tard vous aurez les yeux ouverts et vous serez plus juste envers mon œuvre qui doit éclairer le monde.

Jean-Pierre Bellue.

Communications médianimiques

—

L'ORAISON DOMINICALE

Bordeaux. — Médium, M. A. Bez.

I

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié! Que votre règne vienne! Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien! Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés! Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal! »

Telles sont les paroles à la fois sublimes et simples que

Jésus apprit à ses disciples et qu'il leur recommanda de prononcer du fond du cœur lorsqu'ils sentiraient le besoin d'élever leurs âmes vers Dieu pour implorer sa grâce.

Et les hommes ont ajouté comme marque de la Toute-Puissance qu'ils reconnaissent à Dieu : « Car à vous appartiennent le règne, la puissance et la gloire, aux siècles des siècles. Amen. »

Eh bien ! c'est cette prière sublime que je vous demande l'autorisation de commenter avec vous, afin d'en faire ressortir autant qu'il en sera possible et la beauté et la nécessité.

Et quand je dis : la nécessité, n'allez pas croire que je veuille soutenir devant vous un usage depuis si longtemps prescrit par l'Église devant laquelle tant de considérations, plutôt humaines que divines, ont fait courber mon front indépendant. Non, j'ai toujours blâmé moi-même, dans le fond de mon cœur, ces *Pater* si souvent répétés, au moyen desquels on a cru pouvoir sauver des créatures pécheresses qui, pleines de confiance dans les paroles de leurs directeurs, croient avoir rempli toute leur tâche et être en plein état de grâce lorsqu'elles ont égrené leur chapelet autant de fois que ces directeurs le leur ont prescrit, et souvent marmotté du bout des lèvres : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » alors que dans leurs cœurs, la haine et la colère règnent toujours en maîtres et leur font chercher tous les moyens possibles d'assouvir les désirs de vengeance dont ils sont animés.

Ah ! c'est que la prière, même la plus belle que l'homme puisse concevoir, n'est plus qu'une vaine formule, que dis-je ? qu'un horrible blasphème et une impiété sacrilége, lorsque les lèvres seules la prononcent et que le cœur y reste totalement étranger !

Et notre divin Maître, Jésus de Nazareth, le comprenait si

bien que, de cette même bouche d'où sortirent les sublimes paroles que vous venez d'entendre, il laissa aussi s'échapper celles-ci : « Quand vous voudrez prier, entrez dans votre chambre et après en avoir fermé la porte, priez votre Père dans le secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra ; et en priant, n'usez pas de vaines redites comme les païens qui croient qu'en parlant beaucoup ils seront plus tôt exaucés ; ne les imitez point et ne leur ressemblez point, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. »

Tel fut aussi l'avis de ses apôtres, de saint Paul surtout, le plus grand philosophe des premiers siècles du christianisme, de saint Paul qui, prévoyant déjà bien longtemps à l'avance ce dont on devait tant abuser un jour, écrivait à ses chers convertis : « J'aimerais mieux ne prononcer qu'une seule parole dans une langue connue, que d'en prononcer cent dans une langue que l'on ne saurait comprendre. » Et si cette belle parole peut s'appliquer au *Pater* tel qu'on le dit souvent, sans le comprendre, c'est-à-dire dans la langue latine inconnue à la presque unanimité des peuples de la terre, croyez-le bien, elle s'applique aussi surtout à la langue que, seules, prononcent les lèvres et à laquelle le cœur ne participe en rien.

Aussi je ne viens pas vous dire : Récitez le *Pater ;* je ne viens pas soutenir devant vous que cette prière, parce qu'elle est la plus simple, à la fois, et la plus belle, parce que, surtout, elle nous vient du Maître, est plus agréable à Dieu que toute autre et qu'elle efface plus facilement nos péchés. Non, Dieu ne fait pas acception de personnes, il ne fait pas non plus acception de grandes et sublimes phrases ; ce qu'il demande, c'est le cri sincère et spontané d'un cœur qui s'élance vers lui pour lui demander le secours et la force

divine ; ce qu'il exige, c'est le repentir, vrai, sincère et le désir formel de changer de conduite.

Aussi vous répèterai-je après tant d'autres ce qu'on vous a déjà dit tant de fois : Priez, priez sans cesse et que votre prière parte, non pas seulement des lèvres, mais du fond du cœur.

Et si j'ai entrepris de commenter avec vous cette sublime prière que Jésus a enseignée à ses disciples, si je me suis proposé d'en faire ressortir à vos yeux les divines beautés, c'est seulement afin de mieux établir encore que je ne l'ai pu faire dans mes précédentes communications qu'elle est la supériorité de l'envoyé de Dieu, combien il connaissait profondément les besoins les plus intimes de l'humanité et combien il savait les allier avec la Toute-Puissance de Celui qui, du haut de l'espace infini, dirige l'univers.

II

« Notre Père qui êtes aux Cieux ! »

Que de vastes pensées dans cette phrase par laquelle commence l'Oraison dominicale !

Et d'abord : « Notre Père ! » Notre Père ! comprenez-vous bien la portée de ces mots !

Celui auquel Jésus apprend à s'adresser, n'est pas, comme on l'avait cru jusqu'alors, un Dieu partial, vindicatif et jaloux qui, après avoir fait choix d'un peuple, ne trouve agréables que les adorations célébrées selon le rite de ce peuple choisi. Dieu n'est pas seulement le Dieu de quelques privilégiés, il est le Père universel, le Père de tous les êtres de la création, c'est « notre Père. » Qui que vous soyez, enfants de la Judée ou habitants de la savante Grèce ou de Rome la fière, peuples vivant sur les bords parfumés du Jourdain ou les grands fleuves de l'Asie, qui que vous soyez, riches ou pau-

vres, grands ou petits, savants ou ignorants, blancs ou noirs, vous êtes tous frères, car vous êtes tous les enfants bien aimés de Dieu. Dieu est votre père commun, et, fiers de cette noble descendance, vous devez tous ensemble vous unir dans l'étreinte puissante de la fraternité et, pleins d'amour pour la création tout entière et pour Celui qui l'a créée, vous devez à la fois élever vos âmes et vos voix vers lui pour lui crier du fond de votre cœur : Notre Père !

Oui notre Père, car ce n'est plus le Dieu fort et jaloux, dictant ses lois sur le mont Sinaï, à grand renfort d'éclairs et de tonnerres ; ce n'est plus le juge terrible et implacable qui punissait de mort pour l'infraction la plus légère faite à sa loi ; Dieu est un père plein de douceur et de mansuétude ; comme tout père, il aime ses enfants, et sa plus grande joie est de les voir heureux. Toujours prêt à les appeler jusque dans son sein et à les faire asseoir au banquet de l'amour et de l'éternelle félicité, il ne demande qu'une chose pour leur permettre de jouir de cet indicible bienfait : il ne leur demande qu'un peu d'amour pour lui et pour les autres hommes, ses enfants aussi.

Venez, venez donc, fils des hommes ; venez prendre votre part au céleste banquet de la fraternité où vous appelle votre Créateur. Chassez bien loin de vous l'égoïsme hideux et le coupable orgueil ; et lorsque, le matin, après votre sommeil, lorsque, le soir, après le labeur de la journée, vous élevez votre cœur vers Dieu pour lui dire : « Notre Père, » que tout sentiment de haine, de crainte ou de faiblesse disparaisse de vous, autrement ce serait un ignoble blasphème, et Celui qui est votre Père et que vous invoquez ne pourrait répondre à votre appel et vous reconnaître comme ses enfants aimés !

« Qui êtes aux cieux ! » Humiliez-vous, humains, devant la majesté de votre Dieu, de ce Dieu qui est votre Père !

vous vous traînez péniblement sur la terre, vous poursuivez tristement votre route dans cette vallée de misères et de larmes où vous êtes venus pour vous perfectionner, et votre Père est dans les cieux ! Dans les cieux, c'est-à-dire au séjour radieux de la gloire et de l'éternelle béatitude ; dans les cieux où chacune de vos actions apparaît dans toute sa simplicité et est jugée avec la plus grande, la plus juste impartialité ! Il est dans les cieux où vous arriverez un jour, lorsque pendant votre pélerinage ici-bas vous aurez atteint le but que vous vous êtes proposé et que vous vous serez dépouillés de toutes vos passions, après en avoir laissé les lambeaux sanglants et meurtris aux ronces et aux épines qui encombrent de toutes parts la route.

Il est dans les cieux, votre Père ; c'est vous dire aussi que sa majesté sainte est à l'abri de votre haine, de vos orgueilleux défis, de vos hideux blasphèmes. Pensez-y, incrédules et athées ; pensez-y et tremblez ! car ce Dieu, ce Père que vos sophismes ne sauraient atteindre, gémit de votre fol orgueil et de votre vaine ambition ; et bien que sa qualité de Père fasse que son cœur généreux s'élance sans cesse vers vous pour vous ramener sur la bonne voie, pauvres égarés que vous êtes ! sachez aussi que sa qualité de juge lui fait un devoir de vous fermer la porte du bienheureux séjour, jusqu'à ce qu'ayant reconnu votre coupable égarement, vous veniez humblement vous jeter à ses pieds et lui crier du fond du cœur : Grâce, grâce, Seigneur, et miséricorde pour vos enfants égarés par l'orgueil qui vous ont méconnu et vous ont outragé ! Grâce pour vos enfants repentants et soumis, ô notre Père qui êtes aux Cieux.

Vous tous, habitants de l'immensité des mondes dont se compose l'univers ; vous tous qui, consciencieusement ou non, travaillez à votre perfectionnement, élevez vos regards avec amour et avec confiance jusque vers l'Être suprême

qui vous a créés, et, pleins de reconnaissance pour les bienfaits qu'il vous dispense chaque jour, pleins d'ardeur pour l'accomplissement de ses lois, que vos cœurs s'élancent sans cesse vers ce foyer ardent d'amour, de miséricorde, de justice et de force, et que tout d'une voix vos âmes s'écrient en s'adressant à lui :

» Notre Père qui êtes aux Cieux ! »

III

« Que votre nom soit sanctifié ! »

O Père ! que votre nom soit sanctifié ! Qu'en passant sur nos lèvres il ranime nos cœurs et les remplisse de force et de joie. Que notre bouche jamais ne le prononce sans que notre cœur ne soit plein de cette céleste émotion qui fait grandir en nous le besoin d'aimer et d'être aimé ! Que la haine s'efface, que le pardon accoure chaque fois que votre nom, ô Père ! sera prononcé par vos faibles enfants, car prononcer ce nom la rage et la haine dans l'âme serait le plus affreux blasphème que nous puissions commettre !

Que votre nom, ô Père ! soit sanctifié par vos faibles et pécheresses créatures, et que, l'ayant toujours présent à leur mémoire, elles s'efforcent de se rendre dignes de l'immense faveur que vous leur avez accordée en leur permettant de vous appeler : « Notre Père ! »

Que votre nom soit sanctifié, ô mon Dieu ! c'est-à-dire que l'homme sur la terre, dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles, puisse sans crainte comme sans colère, sans contrainte et sans hypocrisie, prononcer votre nom et le prendre à témoin de la pureté de son cœur, de la pureté surtout du mobile qui guide ses actions.

Que votre nom soit sanctifié, Seigneur ! c'est-à-dire que, sur la terre comme dans ces sphères bienheureuses où jouis-

sent du triomphe de leurs épreuves passées les Esprits qui sont sortis vainqueurs de la lutte; que sur la terre, arrivée enfin à un plus haut degré d'épuration morale, votre loi, la loi d'amour, de charité et de solidarité universelle soit pratiquée par tous et envers tous, et que votre nom, rappelant à chacun votre présence et votre continuelle sollicitude sur les événements et sur les choses de la terre, inspire à chaque cœur cette foi sincère et salutaire, cette confiance en votre bonté et cet amour immense pour toutes les œuvres de votre création, qui sont le *sine quâ non* de tout progrès moral.

Oui, Seigneur, que votre nom soit sanctifié et que chacun s'efforce, sur la terre, de se rendre digne par son amélioration morale de se rapprocher de vous et de savourer le bonheur infini que dans votre infinie bonté vous avez daigné réserver à toutes vos créatures lorsqu'elles l'ont mérité par leur travail et leur épuration.

UN ESPRIT SYMPATHIQUE.

(La suite au prochain numéro.)

APPARITION DE D. D. HOME

(Extrait d'une lettre écrite par Home à un ami, aux États-Unis.)

Nijni-Novogorod, 16 août 1865.

Mon séjour à Londres a été très court, car on m'attendait à Paris. Dans cette dernière ville, j'ai eu l'honneur de dîner avec son altesse Mustapha-Pacha, frère du vice-roi d'Egypte et son héritier. De Paris, je me suis rendu en Allemagne, où j'ai passé quelque temps chez la princesse de Mingrélie, et, de là, je suis parti pour la Russie. Je dois vous faire part d'un singulier événement à propos de ce dernier voyage. A

Wierzbolow, sur la frontière russe, j'avais envoyé une dépêche à mon ami le baron de Meyendorff pour l'informer de mon arrivée à Saint-Pétersbourg. Le baron est officier dans la garde à cheval, et il se trouvait à cette époque à Péterhoff, où réside l'empereur pendant l'été. Son père, qui est général et grand écuyer, lui expédia mon télégramme. Il eut juste assez de temps pour venir à ma rencontre au chemin de fer; mon arrivée n'était donc connue que de lui seul. A sept heures du soir j'étais à Saint-Pétersbourg et je me rendis immédiatement à l'hôtel Meyendorff, d'où j'écrivis un mot à mon beau-frère, le comte Koucheleff Besborodka, pour lui annoncer mon arrivée et pour lui dire que je ne pourrais le voir que dans un jour ou deux, devant me rendre le lendemain de bonne heure à Péterhoff. Jugez de ma surprise en recevant un billet d'un de mes meilleurs amis, le comte Tolstoi. (Le gouverneur Seymour doit se le rappeler; il est aide de camp de l'empereur, et m'a servi de garçon d'honneur lors de mon mariage.) Il m'écrivit :

« Cher Daniel, je suis heureux de vous savoir ici. Venez, dès que vous le pourrez, de jour ou de nuit. Nous sommes impatients de vous recevoir.

« A vous, » ALEXIS. »

Je n'avais pas eu de nouvelles de lui depuis trois mois; sa dernière lettre était datée d'une de ses terres dans l'intérieur de la Russie, où je le croyais encore. Dans l'après-midi de ce même jour, j'avais longuement pensé en chemin de fer à ceux que j'aimerais à revoir, et le comte Tolstoi était de ce nombre, et je le supposais bien loin. Je courus immédiatement à son hôtel, où la comtesse me dit ces mots : « Eh bien! Daniel, comment n'êtes-vous pas venu me parler de suite? — C'est moi qui devrais vous faire ce reproche, lui répondis-je? où m'avez-vous vu? — Mais à l'Arcade, assurément. » Croyant que la comtesse parlait de la station, je répliquai :

« Vous avez dû remarquer que j'étais fatigué et que j'avais hâte de prendre mes bagages. A quelle heure m'avez-vous vu ? — A *quatre heures*. Que parlez-vous de bagages? Vous étiez à l'Arcade. » Je lui dis que j'étais arrivé à *sept heures*. Elle me répondit que sa nièce et elle m'avaient vu à quatre heures, et qu'en rentrant à l'hôtel elle avait dit à son mari : « Figure-toi que nous venons de voir Daniel, et qu'il a fait semblant de ne pas nous connaître ; il faut lui envoyer de suite un mot chez le comte Koucheleff. » La nièce confirma ce récit et prétendit aussi m'avoir vu. Le comte m'avait en conséquence adressé un mot, que le domestique avait porté à la maison de ville. Là, il lui fut dit que je n'y étais pas, que je n'avais pas visité la Russie depuis plusieurs années, et que l'on ne m'attendait même pas. La comtesse, pleine de confiance, l'envoya à la maison de campagne où il se rencontra avec le porteur de ma lettre au comte Koucheleff.

Cet événement est au moins remarquable, et semble appartenir à ces cas mystérieux d'apparence double, que les écrivains allemands appellent *doppelganger*. Si l'Esprit de l'homme, par la simple force de l'amitié et de l'attraction, peut quitter le corps pendant qu'il est encore embarassé par des liens visibles et grossiers, nous ne devons pas nous étonner des merveilleuses manifestations d'un pouvoir spirituel, dont nous gratifient ceux qui se sont dépouillés à jamais du vêtement de la chair et sont entrés dans la véritable vie de l'âme désincarnée.

J'ai passé quelque temps au « Palais anglais » à Péterhoff et j'ai souvent vu l'empereur, qui s'est informé de tous les détails de cet incident. Nous avons eu quelques belles séances d'un très grand intérêt, et j'espère que l'empereur y aura puisé de la lumière ainsi que des consolations. Je ne puis pas en dire davantage, pas même à vous, mon cher,—car vous savez que je suis d'une discrétion absolue, lorsqu'il s'agit de

manifestations produites en présence d'une tête couronnée. J'ai aussi passé huit soirées au château du grand-duc et de la grande-duchesse Constantin à Strelna. La fatigue de tant de visites à faire et à recevoir a fini par m'attaquer le système nerveux ; un de mes amis m'a engagé à l'accompagner à la grande foire de Nijni-Novogorod, d'où je vous écris en ce moment. J'y resterai probablement trois semaines, et puis je retournerai à Saint-Pétersbourg pour prendre congé de l'empereur — (HARTFORD TIMES).

(Banner of Light.)

(L'*Avenir,* traduction de J. MITCHELL.)

Un écrivain de beaucoup de mérite et de beaucoup d'avenir, M. Octave Giraud, vient de mourir, à Paris, à l'âge de 39 ans. Dès 1861, M. Octave Giraud, alors rédacteur de la *Gironde,* se montra un adversaire passionné du spiritisme ; il déclara même à cette époque que les Esprits étaient définitivement morts et enterrés sous le poids de ses vives critiques et de ses railleries, pétillantes d'esprit.

Oh ! néant des grandeurs de ce monde ! Le spiritisme, depuis, s'est répandu de toutes parts, et déjà M. Octave Giraud n'est plus !

Prions pour son âme ! A. B.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Bordeaux. — Imprimerie CHAYNES et MALICHECQ, c. d'Aquit., 57.